

Nicolas Bouyssi

En plein vent

**NICOLAS
BOUYSSI**

P.O.L

Extrait de la publication

En plein vent

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE GRIS, 2007

Nicolas Bouyssi

En plein vent

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*L'auteur remercie la Fondation Erwan-Donnelly
pour la bourse qui lui a été accordée.*

© P.O.L éditeur, 2008
ISBN : 978-2-84682-233-6
www.pol-editeur.fr

À la mère.

*« Comment ranger dans
le bon ordre nos émotions? »*

DÉPART

Au seuil de la forêt, je suis à la recherche d'un point d'eau que je ne trouverai jamais. Je tombe sur une pancarte à moitié lisible. Elle m'indique, abstraction faite du moisi et des chiures d'oiseaux, le nombre de kilomètres à parcourir et la direction à suivre afin d'atteindre le village le plus proche. L'ennui, c'est qu'en tournant la tête vers la gauche, comme m'y invite la pancarte, aucun chemin n'est perceptible : seulement un ensemble de branches mortes. Le hasard et les intempéries les ont disposées en un tas ordonné, comme si l'endroit était encore fréquenté. Je me fie à l'abondance des mousses intactes et des champignons. Je crois d'abord que je suis le premier homme à me retrouver ici, errant et perdu dans ce coin de paysage obturé par des branchages.

Il est vrai qu'en y mettant un peu du mien, par exemple en regardant le rocher gris qui me tend sa sur-

face pour que j'y pose mon cul, je peux me dire que je suis un explorateur à la découverte d'un bout de nature. Mais je ne suis pas d'humeur à me laisser envahir par ce genre de sentiments. Même si le contexte (la forêt) est sans doute pour moi, à cet instant de ma vie, sinon le bon, du moins le plus adéquat, j'ai besoin de temps. C'est même ce qui justifie ma halte.

Un coup d'œil me permet d'entrevoir qu'à ma droite, du côté d'un tronc dont la taille dépasse la mienne, il y a un sous-bois. Je jette ma cigarette en l'air. Sous l'effet de ma pichenette, le mégot voltige vers le sommet d'un monticule, près duquel il vient s'éteindre. Il a plu peut-être, ou bien l'humidité dans son ensemble est liée à la nuit qui va tomber. Toujours est-il que des nuages filent; l'atmosphère est différente. L'eau est en train d'imprégner mes couches de vêtements. Quand j'expire, la quantité de vapeur est telle que je relève le col de ma gabardine.

Je grelotte, je pose mon cul sur le rocher et je sens que mes sphincters se contractent. À cause du froid, ou de la rugosité de la pierre, mon corps se raidit vite. Je ne peux pas m'empêcher de plisser les yeux, de serrer mes côtes; et mon estomac, de convexe et de mou, devient dur et concave. Cela étant, mes jambes sont devant moi, égales à elles-mêmes. Elles ne claudiquent pas. Elles ne tremblent pas non plus. Ma mère a eu beau me dire que j'en ai une plus courte que l'autre, mes jambes demeurent la partie de mon corps la plus musclée, la plus fidèle, la plus résistante.

Un rayon de soleil, poudreux et moribond, me fait relever la tête. Une silhouette d'oiseau est visible en haut d'un arbre. Peut-être m'a-t-il remarqué. C'est d'autant plus probable qu'à la différence de la verdure, je m'anime. L'oiseau n'a pas l'air d'être bien sensible aux affronts du temps. Les griffes recourbées sur la branche, qui ploie dès qu'il se lisse les ailes, il prend ses aises : il se picore la gorge. Il se titille les ergots. Il tourne parfois la tête à toute vitesse. Ses gestes lui donnent une contenance plus inspirée qu'inquiète.

Depuis que je me suis assis sur ce rocher, la température de la pierre, quasi insoutenable, évoque plus celle d'un glaçon que celle du granit. Si je me mettais à poil, tous mes vêtements éparpillés parmi les ronces, ça ne changerait rien. Je préfère me renfrogner et agripper les plis de mon col. Mes mains se referment sur le tissu de ma gabardine, à la frontière d'un morceau de fausse fourrure.

Mes épaules, d'abord voûtées, s'immobilisent à la hauteur de mes oreilles. Je m'observe. Je ne veux pas me manquer. J'aimerais que ma pose soit celle d'un homme figé. Avec ma tête crispée et mes muscles tendus, dans cette atmosphère contraire à ma routine, ma façon d'être aurait quelque chose de sûr et d'universel. Hélas. Sans raison apparente, je me penche vers l'avant : des pièces d'un centime roulent le long de ma cuisse jusqu'à chuter dans la boue. La poche droite de mon pantalon est pleine d'objets, qui la crèvent. Parmi

eux, il y a d'autres pièces, bien sûr – une collection involontaire de cercles en cuivre que le passage à l'euro m'interdit d'appeler « balles » –, mais aussi mon trousseau de clés, un élastique, une carte bleue, une feuille de route téléchargée la veille sur Internet.

Si je meurs, et que ma mort est violente, on ne prendra pas en compte mon évolution morale. C'est à partir de ces objets qu'on envisagera de reconstruire les derniers moments de mon existence. Je me demande ce qu'une telle enquête pourrait donner. Du reste, autant m'amuser à la conduire moi-même. Mais ce n'est plus ce genre d'énigmes qui m'excite.

Je n'ai pas non plus envie de geler sur place. Je lève la main et l'oiseau s'envole. Son ascension me paraît saccadée, il monte avec des allures d'accent circonflexe. Il descend aussi, très légèrement, au moment de replier ses ailes. Des points communs existent donc entre cette bestiole et ma façon de nager la brasse. Je ne sais pas quoi faire de cette trouvaille.

Je prends conscience de mon cou pendant que l'oiseau décolle. Chose étrange : il est rare que j'y pense ou que je l'expose de cette manière. Est-ce un signe ? Je ne modifie pas davantage l'inclinaison de ma tête, je suis d'un œil l'éloignement du volatile. Il devient un point parmi les autres... Puisque mon but est de rester assis tranquillement durant quelques minutes, il faut que je cherche un autre moyen d'oublier la température.

Je mobilise les nerfs de mon visage; je rabaisse mon crâne vers les broussailles. On raconte que les canards décapités, mus par une énergie secrète, poursuivent leur route sur plusieurs mètres. On raconte que les hommes qu'on torture – qui subissent les pires supplices – se souviennent de la douleur quand le bourreau ne fourrage plus leur chair. L'idéal serait que j'agisse comme si le printemps commençait, ou que je sois suffisamment concentré et néglige la dureté de l'air, qui me mord.

C'est d'autant plus nécessaire que la température va baisser, et je suis là parce que je l'ai voulu. J'en ai besoin. Je le désire. Voilà trop longtemps que je diffère ce moment. Je ne suis pas un canard, je ne suis pas une victime. Crier ou bien courir serait trop facile.

★

Comme des feuilles sont tombées sur mon pantalon, j'y pressens une forme d'encouragement. J'attrape l'une d'elles, ovoïde, gaufrée, et parcourue de nervures parallèles. Je la renifle. Mais les mots me manquent pour définir son odeur. Déçu, je la rejette parmi ses congénères, j'avise les abords avec plus d'attention.

Des fragments d'écorce jonchent le sol. Du côté du sous-bois, sensibles à la lumière, la matière et la couleur d'un bas trempé sont en évidence. Je ne suis donc pas le premier à être passé par là, des gens se

sont promenés, des gens qui me ressemblent. Quand sont-ils venus? Et comment ce bas a-t-il fini ici? Dans ma vie, quelque chose est sur le point de disparaître. Parallèlement, quelque chose est en train de monter.

Le bas a dû être blanc à l'origine. Il est beige à présent, et chiffonné. Il serpente entre deux champignons très courts sur pattes. Malgré l'état du bas, sa présence peut suggérer quelque chose d'érotique, mais aussi quelque chose d'agressif. Le chapeau des champignons qui l'encerclent est visqueux et couvert de dardres.

La nature domine le bas, dont elle a transformé, comme par capillarité, ou bien pour le rendre indistinct, l'ancienne apparence. Mon imagination se retrouve libre de concevoir les circonstances qui ont fait perdre à une jeune femme (une inconnue) un de ses vêtements les plus intimes. Pourquoi vais-je l'imaginer belle, et pourquoi, d'ailleurs, vais-je penser qu'elle est rousse? Cette femme a fui sans doute, ou bien c'est l'opposé : elle est entrée dans cette forêt, la main dans celle d'un homme de son âge.

Il fait beau pour le coup, le ciel est bleu, les arbres déploient leur bonne humeur sous forme de feuilles vertes. Grâce au soleil, et à cette heure de la journée, la lumière est coupante. L'atmosphère est sèche; elle sent à la fois le pollen, les bourgeons, les excroissances de toutes sortes. La jeune femme dégage quelque chose de sensuel. Elle est aussi

timide. Certains de ses gestes – sa façon de remuer les bras après s’être caressé les cheveux – accusent son caractère anxieux.

Elle rit sur le sentier, dans l’espoir de dissimuler ses angoisses, elle s’efforce de cheminer lentement. Puis elle tente de formuler ce qui lui arrive, et ça devient différent. Elle pense à cette main, elle sent qu’il y a de la chair dans sa paume, des os et du sang. Elle n’ignore pas qu’une partie de ses cuisses est nue. Néanmoins, cette nudité ne lui semble pas suffisante ; l’instant est précaire, le vent vient de souffler. Dans un état d’excitation sans nom, provoqué par la fausse peur d’être surprise et les encouragements de la forêt, elle commence à se déshabiller.

Elle enlève son soutien-gorge. Son visage est bistré et ses yeux clos. Cette jeune femme ne peut pas s’empêcher de trembler, ni de prendre en compte son corps taché par les ombres des feuilles. Elle se frotte le dos contre un tronc. Elle a ôté ses chaussures et les a jetées au loin... Elle a saisi l’arbre. Elle offre son cul à l’homme, les talons de ses pieds s’enfouissent dans la poussière du sol. Ses ongles griffent les craquelures de l’écorce. Elle pousse toute une série de gémissements. Sa pensée cesse de fonctionner.

C’est alors que l’homme, son amoureux peut-être, lui arrache un de ses bas. Il le fait en silence, il s’en débarrasse d’un mouvement fatigué. La jeune femme détourne la tête, ou écarquille les yeux, au moment de jouir. Elle est de taille plutôt moyenne. Je

commence à repérer la forme de ses pommettes, je m'habitue au manque d'espace conventionnel entre ses yeux. Ils sont verts dans ma tête, couronnés d'une paire de sourcils dont la finesse procède d'une épilation récente. Je m'arrête... Un bas moisi me suffit donc pour que je me mette à délirer. Et mon imagination n'est guère satisfaisante. Ce genre d'égarement, voilà bien ce qu'au petit matin, en partant de chez moi, j'ai espéré fuir. Il s'agirait d'être calme, je ne me sens pas libre.

Une partie des alentours, maintenant prise entre l'éclat et l'ombre, est réductible à un diaporama. Je découvre un espace. Je découvre des aspects du cadastre délaissés par le monde. Le froid n'empêchera pas la gadoue d'y suinter... La plupart des branches sont dépouillées. Je mordille mes lèvres. Ma chair se tord sans s'abîmer. Ces branches, à quoi vont-elles me faire penser ?

J'enfonce le bas dans ma poche, parmi mes objets. Au passage, mes doigts effleurent l'écran d'un téléphone portable. Le visage de la femme que j'aime s'interpose aussitôt. La sensation est violente; ma pensée s'effiloche dans tous les sens. La nature, me dis-je, et le repas, et la feuille de route avec ses quatre étapes... Je vérifie que j'ai toujours mes enveloppes dans ma gabardine. Il n'en reste plus que trois. Puisque je me suis arrangé pour finir dans une situation pareille, il n'y a là rien d'étonnant.

TABLE

Départ	11
Arrivées	47
Départ	109

Achévé d'imprimer en février 2008
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre) N° d'éditeur : 2030
N° d'édition : 156663
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : mars 2008
Imprimé en France

La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire
du label Imprim'Vert®